

# Cein qu'on pào portan soètâ !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 23

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199398>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dit que j'irais seul, parce que..., enfin, parce que c'était comme ça et pas autrement. La bourgeoise m'a traité d'égoïste, de tyran. J'y ai dit que le devoir allait avant tout, qu'on ne pouvait pas laisser la maison seule, qu'elle avait son plantage à faire, ses petites bêtes à soigner, et pi que d'ailleurs elle n'avait pas l'habitude des voyages, tandis que moi j'avais déjà été à Berne à l'exposition d'agriculture et que je m'en étais bien tiré. — Heureusement qu'elle n'a pas repensé que j'y avais oublié mon parapluie.

En revenant, j'ai écrit au fils à l'assesseur, qui est étudiant forestier par Zurich. Comme il est tant gentil, je lui ai écrit de venir me chercher à la gare, pour me faire voir la ville. Ça n'a pas manqué, il y était. Ah! le brave garçon, y m'en a fait voir des affaires, en voilà un qui ne perd pas son temps. Le *tutche*, ça le connaît, faut l'entendre débiter des amabilités aux sommières; elles te lui rient contre, c'est un vrai plaisir. Quand nous avons bien eu rôdé, qu'il m'a eu fait voir le Musée national, le Poly, comme y disent là bas à la grande école où on apprend tout ce qu'on veut, même l'agriculture, y m'a dit comme ça: « A présent, vous allez voir la dernière invention moderne, le restaurant automatique. »

Alors y me mène dans une espèce de café, où y avait seulement quelques tables et des chaises, et puis tout le tour des glaces, des plaques de marbre avec des inscriptions et des robinets. Dans chaque plaque, y avait une fente pour la monnaie et une boucle comme qui dirait ces machines qu'on voit dans les gares, où que les enfants mettent des centimes pour tirer du chocolat.

« Nous allons manger un morceau, » qui me dit. Moi, je me suis pensé: « Va-t-en voir si y viennent. Tu me feras pas me nourri de chocolat. »

« Voyons, qui me dit, y a du bouillon d'abord. » Y prend sur un tabla en verre deux grosses tasses avec des assiettes et des cuillères, y fourre des piécettes dans le trou et l'enlève si le robinet ne se met pas à couler du bouillon juste plein la tasse. Mon compagnon apporte les deux tasses sur une table.

Tu peux croire si j'étais ébaubi. J'osais pas y toucher, je pensais que c'était une farce. Quand j'ai vu qu'y commençait à manger et quand j'ai senti l'odeur du bouillon, j'ai fait comme lui. Quand on a eu fini notre bouillon, y recommence le même manège pour les autres plats. A tout moment, y avait des gens qui venaient lire les étiquettes, mettaient de la monnaie dans les fentes, et tiraient, les uns de la bière, les autres du vin, les autres de la boustifaille. Et puis, tu sais, ça ne ratait pas un coup.

J'ai vu alors qui en avait un dans une catsette, alors j'ai dit comme ça au fils à l'assesseur: « C'est-y celui-là qui fait marcher la machine? » « Non, qui me dit, il ne fait que changer quand on n'a pas de monnaie. » Enfin, quoi, c'est extraordinaire. Tout, jusqu'au café et à la liqueur.

Voilà une affaire qui irait bien pour notre pinte communale, on ne serait pas toujours obligé de courir après la Suzette par son jardin, quand on veut se faire servir deux décis pendant la journée. Avec ça qu'on n'est pas toujours bien reçu.

Le fils à l'assesseur m'a aussi raconté que des ingénieurs étudiaient le moyen de faire encore un tas d'autres automates: il m'en a même lancé d'une, mais je ne l'ai pas voulu croire, c'est qu'on voulait inventer un automate pour se passer de la sage-femme.

Enfin vois-tu, mon brave ami, y faut s'attendre à tout. Mais je te conseille d'aller faire un tour par là bas pour ça voir. J'.

### Cein qu'on pào portant soètà!

Clliào qu'ont adé on gran dè sau que fusé pè la dierdietta, àobin qu'ont fé lo bon delon, n'amont pas tant allà sè dessait à la goletta dáo borné àobin à la cassa, ká cllia pourr'édhie, qu'est portant tant bouna, vu qu'on ne pào pas s'ein passà, n'estonco pas lo vretablio remido po sè doutà 'na granta sai et sè désafarà bin adrai, faut oquie qu'aussé mé dè goût et qu'on cheinté colà avoué dzouitè du lo gros niào tant qu'ào fin bas dè la panse. Et n'ia rein qu'aulé mi qu'on part dè verro; mà, po allà à la pinta, faut avai oquie dein son bosson, à meïn qu'on aussé prào bouna façon po que lo pintier vo Fassé crédit; mà, po clliào coo que sont dinse adé allumà et que sont pe soveint avoué rein dein láo fattès qu'à maniysi dái napoléions, lo carbatier lè cognai et ne sè tsau pas dè láo marquà pi on demi su l'ardoise. Po clliào cocardiers dinse, faut que l'atteindant que cauquon vigné lè crià po baïre demi-litro et adon ne boutont pas dou pi deïn on solà po l'ai allà, vo pàodès comptà!

Ora, vo sèdès que, quand vini à bouirlà deïn on veladzo. que ti lè cràno citoyens ont corzu s'appliyi à la pompa et que sè sont esqueintà à maniysi fermo la seringua, la coumouna láo payé on part dè litres que vont baïre à la pinta dè coumouno, quand lo fu est détieint. Et n'ia rein dè pe justo, ká, quand on s'est escormantsi dinse tandi petètré on part d'haorè, qu'on a ètà tot voinnà pè cll'édhie que picllié dè ti lé còtés, qu'on a onco petètré manquà dè sè fèrè tià, àobin freccassi tot vi, trai à quatro verro et onna demi-doñana après font rein dè mau, allà pi.

Treboué ètai on gaillà qu'avai adé la tserropiondze, mà ceïn ne l'ai gravavé pas d'avai adé sai po on verro et coumeint lè pices dè cinq francs ne s'ennailivant pas soveint deïn son bosson dè gilet, n'avai pas mèche d'allà totès lè vouarbès à la pinta, assebin, quand l'avai bin sai, sè veillivè po allà bailli on coup dè man à cauquon et l'ètai quasu su d'eïn avai trai à bossaton; dinse Treboué et son pétro ètoint conteints.

On dzo que fasài 'naraveu dáo dianstre, que lo séláo freccassivè, l'ètoint on part que tourdzivè vai la remisà à l'assesseur, et Treboué, qu'allumavè dè sai, fe ài z'autro:

— Quoui est-te que payé on litro? y'è 'na sai dè voleur hoai!

Ma fai, clliào compagnons ètoint dái lulus qu'ariont pu sé bailli lo bré avoué Treboué po lo baïre et po là tserropiondzo et coumeint vo pensà, n'aviont papi on sou ni lè z'ons ni lè z'autro.

— Quant à mé! dese ion dè clliào coo, n'è rein! y'è eimprontà veingt centimes ào valet ào syndico, sti matin, po dáo taba, et y'è ètà baïre dou verro dè mame avoué!

— Tai! vouaïque ma fortuna! fe on outro ein revertseint lè fattès dè sè t'aussès que n'aviont que dáo bourin per dedein.

— Et mé! dese on troisièmo, n'è papi dáo taba; y'è ètà d'obedzi d'eimprontà 'na chiqua à Frezet tof'ora; n'è pas on sou et portant craivo dè sai et vayo corre lo vin!

— Tè bombardai-te pas! fà adon Treboué. Tonaire dáo tonaire! se poai pi bouirlà ao veladzo, n'arions ào mein cauquies littro à baïre!

### Petit navire.

Il était un petit navire  
Qui n'avait jamais navigué...

O la mélancolique chanson des espoirs déçus!  
Combien de petits navires, construits avec amour, parés, grésés, prêts à être lancés, à fendre les flots, à sillonner les mers, et qui ne quitteront jamais le chantier de l'imagination qui les a créés de toutes pièces.  
« Petit Navire! » le volume de vers enfonçant les *Méditations*, auquel rêve le rhétoricien en rupture

de dictionnaire! « Petit Navire! » le tableau futur de ce jeune écolier qui vient de lire les débuts de Salvator Rosa et ne se doute pas, pauvre apprenti grand homme, que si tous les peintres commencent barbouilleurs, tous les barbouilleurs ne finissent pas peintres!

Le « petit navire », qu'Aristide Moutonet portait dans son cerveau, était bel et bien un vrai navire, à l'image de ceux admirés, un jour, au Musée de la Marine. Depuis cette bienheureuse visite, il y rêvait sans cesse: en classe, où il dessinait des bateaux sur les marges de ses cahiers; au catéchisme où il s'hypnotisait sur « la barque de Saint-Pierre » ou la « Tempête apaisée »; au bord du ruisseau où il allait pêcher, le dimanche, avec son oncle, les yeux perdus dans le vague, évoquant de pimpantes frégates, de majestueux cuirassés, jusqu'à ce que la voix étouffée de Monsieur Moutonet le rappelât à la réalité:

— A quoi penses-tu, Aristide! ça mord!

A la boutique, en servant des pruneaux ou de la moutarde aux clients du « Gros pain de sucre », il en était de même, car l'oncle Isidore:

était un petit épicièr...

non de Montrouge, mais de Brie-Comte-Robert, établi au coin de la place où les parvés, endormis toute la semaine, ne se réveillent qu'aux jours de marché.

M. Moutonet, né Briard, Briard était resté, et bien que frisant la soixantaine, ne s'était guère éloigné de sa ville natale, sauf quelques rares voyages à Paris et à Melun, nécessités par ses affaires et qui avaient fait époque dans sa vie.

Il était de ces provinciaux convaincus, ennemis de la capitale, craignant avant tout l'intrusion des Parisiens, et il fut de ceux qui repoussèrent avec énergie le passage du chemin de fer de Lyon, qui eût fait entrer leur station dans les grandes lignes, en demandant naïvement:

— A quoi bon? Nous n'avons pas besoin que l'on vienne nous déranger...

L'express de Vincennes, mettant près de deux heures à faire ses cinq lieues, lui semblait plus que suffisant pour les gens raisonnables, et il ne pouvait comprendre cette manie de sortir de chez soi, entraînant tant de paisibles citadins à des villégiatures variées.

Aussi fit-il tombé de son haut si ses gros yeux en boules de loto avaient pu lire ce qui se passait dans le cœur et dans la cervelle de son jeune neveu, qu'il élevait, en digne héritier de ses goûts et de sa profession, selon le manuel du parfait épicièr.

Mais, tandis qu'il le voyait déjà en tablier et en calotte grecque, comme son futur successeur, le petit Aristide, lui, ne rêvait que grand col bleu et béret sur l'oreille.

Tous les sous que lui donnait son oncle passaient au cabinet de lecture du papetier-libraire, leur voisin; il dévorait les romans maritimes, Jules Verne, Cooper, Mayne-Reid, jurait « mille sabords! » quand on ne pouvait l'entendre et machait du bois de réglisse en guise de chique.

Mais il gardait prudemment le silence sur son irrésistible vocation, ne pouvant se résigner à affliger l'excellent homme qui lui avait servi de père et qu'il aimait de tout son cœur.

« Tout vient à point à qui sait attendre » et son « petit navire » naviguerait un jour, contre vents et marée, il en avait la ferme confiance.

Le temps coula...

Aristide venait d'atteindre ses vingt ans; la conscription, épouvantail pour les uns, était au contraire impatientement attendue par lui.

Il allait donc pouvoir quitter Brie, l'épicerie et son oncle, sans ingratitude; respirer un autre air, voir de nouveaux horizons et... qui sait!... si la chance le favorisait.

Elle le favorisait selon son secret désir: son numéro le plaçait dans l'artillerie de marine!

Lorsqu'il entra, un 3 gigantesque sur sa casquette, il eut peine à dissimuler sa joie devant la mine atterrée de son oncle qui répétait:

— Mon pauvre petit! mon pauvre petit!

— Que voulez-vous, mon oncle, c'est la loi commune; il faut bien y passer comme les autres.

— Mais quitter le pays!... quitter la France!... t'en aller sur mer!

— Bah! j'aurai peut-être le pied marin, répondit-il, le cœur bondissant de joie à cette idée.

L'oncle leva les bras au ciel.

— Mon pauvre petit! mon pauvre petit! répétait-il sans trouver autre chose.